

Le rêve américain

Avec près de trente millions de joueurs occasionnels, le basket-ball compte parmi les sports les plus populaires aux États-Unis. Selon qu'il est pratiqué sur le parquet des Chicago Bulls, dans les rues d'un ghetto noir ou dans l'université d'une petite ville de l'Indiana, il revêt des fonctions sociales très disparates.



Ci-contre : Finale de la ligue des lycées publics à Chicago. Les joueurs de Morgan Park affrontaient ceux de Simeon, sponsorisés par Nike.
Ci-dessous : Avant tous leurs matchs, les Wildcats de l'Université wesleyenne d'Indiana font une prière.



PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL JULIEN BRYGO*

Assis sur son lit dans une chambre bien rangée, un gamin noir contemple le drapeau de son équipe fétiche, les Knicks de New York. Il porte le maillot de Kristaps Porziņģis, un joueur letton recruté en 2015 pour 6,5 millions de dollars annuels, qui prête sa voix à cette publicité de l'Association nationale de basket-ball (NBA en anglais) : «*Ça a toujours été mon rêve, depuis que je suis gamin. J'ai pris le ballon en mains et je ne me suis jamais retourné. En fin de compte, si tu travailles dur, tout devient possible, même pour un joueur issu d'un petit village letter.*»

L'Amérique raffole d'histoires sociales édi- fiantes. Et le basket-ball la gâte. Un vendeur de rue nigérian sans papiers en Grèce – Giannis Antetokounmpo – qui apprend à jouer en 2007 et devient dix ans plus tard l'un des meilleurs joueurs de la ligue. L'athlète le plus petit du circuit – Isaiah Thomas, 1,75 mètre – qui devient candidat au titre de meilleur joueur de l'année en 2017. L'enfant d'une mère adolescente placée en famille d'accueil – LeBron James – qui revient dans son État de naissance et offre à la ville de Cleveland son premier titre sportif en cinquante ans, tous sports confondus...

Bienvenue dans la ligue professionnelle de basket américaine, où la valeur cumulée des trente équipes, ou « franchises » (36,3 milliards d'euros), dépasse aujourd'hui le produit intérieur brut (PIB) du Mali, du Sénégal et du Burkina Faso réunis. Grâce à la stratégie échauffée par M. David Stern, commissaire de l'association de 1984 à 2014, qui a misé sur la vedettisation des joueurs et sur l'exhibition de leurs trajectoires sociales, l'argent a coulé à flots : les recettes annuelles des franchises NBA sont passées de 150 millions d'euros au début des années 1980 à 5,5 milliards en 2016. Les nouveaux contrats de diffusion à la télévision, source principale de cette avalanche de billets verts, ont atteint la somme mirabolante de 24 milliards de dollars sur neuf saisons.

* Journaliste. Auteur, avec Olivier Cyran, de *Boulots de merde ! Du créneau au trader. Enquête sur l'utilité et la nuisance sociales des métiers*. La Découverte, Paris, 2016.

Regardée et imitée partout dans le monde, la ligue exalte le rêve américain de la méritocratie. «*Venez de nulle part*» ; «*Ici, vous serez jugés sur vos actes, pas sur vos croyances ou votre allure*» ; «*Le ballon devrait rebondir pour tout le monde*», assènent les spots de l'équipementier Nike, dont les 110 milliards de dollars de capitalisation boursière doivent beaucoup au ballon orange. Mais est-il encore possible pour un enfant né dans un quartier pauvre d'accéder à la NBA ?

La population qui a le moins grandi en un siècle

De l'autre côté des vitres fumées de la salle d'entraînement des Chicago Bulls, en cette journée de mars 2017, Jimmy Butler, Dwyane Wade et Bobby Portis soulèvent de la fonte. Le gymnase résonne des rimes rageuses du rappeur Tee Grizzley. Tandis que le bizut Cameron Payne s'exerce au panier à trois points (à plus de sept mètres), nous demandons à parler à Wade, la star des Bulls, un joueur né dans les quartiers pauvres du sud de Chicago et revenu chez lui en héros. «*Impossible*», nous répond M. Kristen Deahl, chargé des relations avec la presse. Nous sollicitons alors Butler, qui vient lui aussi d'un milieu défavorisé : «*Il a déjà répondu en décembre à un panel de reporters internationaux. On vous enverra le fichier Word !*» Le Français Joffrey Lauvergne ne sera pas plus accessible.

Il y a quelques années, une étude de l'*International Review for the Sociology of Sport* avait conclu que 66 % des joueurs noirs et 93 % de leurs collègues blancs étaient issus d'un milieu défavorisé (1). En 2013, une autre recherche venait corroborer cette conclusion. «*Les données chiffrées*, écrit le statisticien Seth Stephens-Davidowitz, *suggèrent que le contexte socio-économique dans lequel les futurs joueurs ont grandi est bien plus déterminant que la soif de revanche sociale (...). Les joueurs noirs en NBA*

ont 30 % de probabilités en moins d'être nés d'une mère célibataire ou adolescente que les autres Afro-Américains (2).»

Le chercheur énumère les compétences non cognitives dont le bon développement dépend du contexte socio-économique dans lequel les joueurs ont grandi : la persévérance, l'autorégulation, la confiance en soi, mais aussi la taille, l'adresse, la force physique ou les réflexes. «*Les enfants pauvres de l'Amérique contemporaine ont une nutrition bien au-dessous des seuils minimaux, ce qui affecte forcément leur croissance. Ils affichent des taux de mortalité infantile supérieurs et de plus bas poids moyens à la naissance*, poursuit le statisticien. *Les études récentes ont montré que la pauvreté dans l'Amérique contemporaine affectait également la taille de ses habitants.*»

En 2016, une étude parue dans la revue scientifique en ligne eLife a en effet confirmé que les Américains gagnaient davantage en largeur qu'en hauteur : en cent ans, l'Américain moyen a dégingolé de la 3^e à la 37^e place des plus grands habitants de la planète (1,70 mètre en 1914, 1,76 mètre en 2016). Les habitants des États-Unis sont même, d'après cette étude, la population qui a le moins grandi depuis un siècle, en raison de l'accroissement des inégalités et de la dégradation de l'alimentation (3). Or, même si de plus en plus de « petits » joueurs brillent sur les parquets, notamment avec l'importance croissante du tir à trois points dans le jeu moderne, le critère suprême du basket-ball reste la taille : «*Chaque pouce [mesure équivalant à 2,54 centimètres] supplémentaire double la probabilité d'intégrer la NBA.*»

À Indianapolis, les joueurs de l'équipe de NBA, les Pacers, se font appeler, comme tous les habitants de cet État, les Hoosiers (4). Le très populaire film du même nom, réalisé par David Anspaugh (en français *Le Grand Défi*, 1986), narrait l'épopée vers la victoire au championnat d'Indiana d'une équipe lycéenne, un petit David blanc contre un grand lycéon noir. Dans le stade d'entraînement des Pacers, il faut jouer des coudes pour interroger le joueur le plus coté de la franchise, le flamboyant ailier Paul George. «*Un code postal ? Quel code postal ? Il n'y a pas besoin d'avoir le bon code postal pour jouer au basket.*» Lâchant un petit rire nerveux, il se rajuste contre le mur des publicités afin de laisser apparaître le logo de la Teachers Credit Union, un fonds de pension, affiché non loin des valeurs des Pacers : ponctualité, loyauté, confiance, respect, coopération. «*Des obstacles ? Non, il n'y a pas eu d'obstacles pour moi.*» Un peu à l'écart du groupe, Kevin Séraphin, le pivot français de l'équipe, ne prend pas la question de haut, malgré ses 2,08 mètres. «*Mon père était cariste et ma mère était directrice de magasin. Je n'ai jamais été pauvre, au stade de la misère, mais je n'ai pas non plus été riche. Les origines sociales n'ont rien à voir là-dedans. Il suffit de jouer dur et de botter le cul de ses coéquipiers à l'entraînement. C'est tout.*»

Né en Guyane, Séraphin fait partie du contingent français, le deuxième plus important – après les Canadiens – parmi les joueurs étrangers de NBA (sur 450 joueurs, 113 étaient étrangers en 2016, un record). La plupart de ses dix compatriotes, que l'on pense à Tony Parker, Nicolas Batum ou Rudy Gobert, sont des enfants d'athlètes de haut niveau. En 2016, un joueur de NBA sur deux avait au moins un parent sportif professionnel (5) (contre moins d'un sur cinq dans le football américain). Cette donnée-clé permet de

comprendre les ressorts de la «*grande loterie génétique*», selon l'expression de George Eddy, la voix télévisée du basket américain en France depuis trente ans.

Pour les millions de jeunes Américains qui rêvent d'ascension sociale par le basket et qui ne sont pas nés dans cette aristocratie athlétique, il ne suffit cependant pas de «*travailler dur*». Une visite dans les quartiers pauvres de Chicago permet de mesurer à la fois la vivacité et la vanité de ce rêve en Amérique du Nord.

Pour arriver au gymnase des Stars, une équipe amateur, il faut passer sous un pont métallique qui coupe la 83^e Rue. «*Personne ne s'aventure sous ce viaduc*, raconte M. Terrence Hood. *C'est la ligne de démarcation entre deux territoires rivaux.*» Il est le fondateur et l'entraîneur d'une équipe qui concourt dans le circuit de l'Amateur Athletic Union (AAU), une ligue d'été gérée par les équipementiers où s'affrontent les meilleurs adolescents du pays, souvent encore lycéens. Il nous accueille en montrant, désolé, un terrain de basket au sol lézardé à l'entrée du parc Avalon : «*Les cercles ont été enlevés des panneaux afin d'éviter les rassemblements propices au crime. Du coup, les gamins d'ici n'ont nulle part où jouer.*» Avec 762 homicides en 2016, contre 600 pour Los Angeles et New York réunies, Chicago bat tous les records de criminalité. Dans ce contexte, se lancer dans une carrière sportive est, pour beaucoup, le moyen de tenter la grande évasion.

« Les joueurs NBA n'osent plus revenir dans le quartier »

Petites lunettes, barbe fine, survêtement ample, M. Hood – que tout le monde appelle «*coach T.*» – a consacré sa vie au basket, avec comme objectif de «*soustraire les gamins à la violence des gangs et autres influences négatives.*» Cet été, les Stars participeront à quelques-uns des deux cents camps organisés par Nike. Ils iront aussi à ceux d'Adidas et d'Under Armour, ainsi qu'aux tournois organisés par les marques qui parrainent des joueurs professionnels. «*Moi, lance le coach à ses joueurs, je vais vous amener aux camps d'été, parce que c'est là que les scouts [recruteurs d'université] peuvent vous voir. Nike et Adidas lancent des tournois, ils créent des ligues... Vous les voulez, les paires de chaussures gratuites, les tee-shirts gratuits, les chaussettes, toute la tenue ? C'est cool, mais vous ne serez pas les seuls !*» Pour les joueurs des Chicago Stars, il va falloir jouer finement et s'économiser. Car les camps sont payants, sans compter les frais de voyage. Et l'inscription de l'équipe coûte à elle seule 700 dollars. Un sacrifice pour beaucoup de familles, qui pousse M. Hood à organiser des collectes par du porte-à-porte dans le quartier.

Faut-il être né avec des ressources suffisantes pour souscrire aux exigences de la vie d'un athlète professionnel ? «*Ça fait mal, mais je pense que oui*», répond «*coach T.*». «*Les origines sociales déterminent tout. Et de toute façon, la plupart des bons joueurs issus des quartiers pauvres n'ont pas la mentalité pour réussir. Dans le ghetto, pour t'en sortir, tu dois être égoïste et voir à court terme. Or survivre en NBA, c'est une entreprise de long terme. Ils n'ont pas cette mentalité.*» L'ultime objectif de M. Hood est de permettre à ses joueurs d'être repérés, dans le but de se voir proposer une bourse universitaire. Pour cela, ils doivent exceller individuellement sur le terrain, se montrer bagarreurs et... avoir eu de bonnes notes tout au long de leur scolarité (6). «*C'est cela qui a changé par rapport à mon époque : il faut désormais être bon en basket et bon à l'école. Si vous n'avez pas de bonnes notes, ça peut vous barrer la route pour obtenir une bourse. C'est arrivé à mon fils.*»

(1) Joshua Kijeralf Dubrow et Jimi Adams, «*Hoop inequalities: Race, class and family structure background and the odds of playing in the National Basketball Association*», *International Review for the Sociology of Sport*, vol. 47, n° 1, Thousand Oaks (Californie), 2012.

(2) Seth Stephens-Davidowitz, «*In the NBA, zip code matters*», *The New York Times*, 2 novembre 2013.

(3) «*A century of trends in adult human height*», 26 juillet 2016, www.eelifesciences.org. Lire également Benoît Bréville, «*Obésité, mal planétaire*», *Le Monde diplomatique*, septembre 2012.

(4) Terme signifiant à la fois «*poucet*» et «*plouc*».

(5) Van Jensen et Alex Miller, «*Why basketball runs in the family*», *The Wall Street Journal*, New York, 13 juin 2016.

(6) Aux États-Unis, la proportion de *first gens* (premiers membres d'une famille à attendre l'université) dans les équipes de première division universitaire (la fabrique de joueurs NBA) a chuté de 28 à 19% entre 2010 et 2015, selon les chiffres officiels. «*Men's basketball*», 10 mars 2017, www.ncaa.org

TROIS TERRAINS POUR UN MÊME SPORT

au miroir du basket-ball

Comme l'écrivait Earvin « Magic » Johnson, membre de la célèbre *dream team* (7) de 1992, « les chances d'arriver en NBA sont infimes (8) ». En 2016, environ 0,01 % des quelque 500 000 joueurs masculins de lycée ont atterri dans la prestigieuse ligue. Ces heureux millionnaires du ballon orange, « coach T », les côtoie régulièrement, grâce aux camps où il fait jouer ses protégés. « Ils ne viennent peut-être pas tous du ghetto, mais certains en sont tout de même issus. D'ailleurs, les Jabari Parker, les Antoine Walker n'osent plus revenir ici. Ils y sont réellement en danger. Les gens en veulent à leur argent. Ils savent qu'ils ne font rien pour le quartier (9). » Pour lui, « les joueurs NBA sont des marionnettes. Dès qu'ils sont en représentation, il y a toujours un type de la NBA derrière eux qui leur dit : "OK, vous mettez telles ou telles pompes", qui les fait tirer deux, trois fois au panier avec les gamins. Ils viennent juste faire "clic-clac" à la fin alors que le camp porte leur nom. Ils représentent une marque, un commerce. Personne n'est dupe. »

À sa création, en 1946, la NBA était interdite aux joueurs noirs. En 2017, ceux-ci représentent 74 % des troupes du championnat. « Il y a une scission dans ce milieu. Le basket universitaire est assimilé à un basket "blanc" et le basket NBA, aux Noirs. En un siècle, ce sport inventé par les Blancs est devenu un marqueur culturel très important de la minorité afro-américaine, résume le chercheur français Yann Descamps, auteur de la thèse « Am I black enough for you ? » (La Sorbonne, 2015). Paradoxalement, en s'emparant du pouvoir dans ce domaine, la communauté noire s'est retrouvée enfermée dans les archétypes sociaux imposés par les discours médiatiques : le gangster, le rappeur et le basketteur. »

Dans l'Indiana, des fils de pasteur ou de médecin

Dans l'Indiana bat le cœur du basket-ball des pionniers : blanc, chrétien et rural. Ce sport rudimentaire fut inventé en 1891, par un professeur de gymnastique de l'université de Springfield (Massachusetts), au sein de la Young Men's Christian Association (YMCA). James Naismith cherchait une activité physique pour ses étudiants pendant les hivers rigoureux, entre les saisons de football et de base-ball. Le basket-ball est initialement un sport de salle où l'on jette des balles dans des paniers de pêche suspendus à 3,05 mètres. À partir du Nord-Est américain, les missionnaires de la YMCA exportèrent ce jeu sur toute la planète. Avec plus de 450 millions de licenciés en 2013, c'est le sport collectif le plus joué dans le monde après le football.

Marion, ville de trente mille habitants. Une centaine d'églises, un centre-ville désertique, une petite dizaine de centres commerciaux, une usine General Motors. Les paniers ou cercles de basket sont partout, sur les pylônes électriques, les murs des stations-service, au coin des rues, dans l'arrière-cour des maisons. Deux équipes prestigieuses évoluent ici : les Giants, lycéenne, en lice depuis cent douze ans (huit titres de champion de l'Indiana), et les Wildcats, universitaire, couronnée deux fois au niveau national depuis 2013. Le stade des Giants, huit mille places assises, est l'un des plus grands du pays. « Là où il y a une usine General Motors, il

y a un club de basket », résume Jim Brunner, quarante-six ans de journalisme sportif à son actif en tant que commentateur des matchs locaux.

« Dans le stade des Giants, vous pouvez voir le patron d'une entreprise multimillionnaire assis à côté d'un travailleur à 10 dollars de l'heure. Le basket pulvérise toutes les barrières sociales, vous voyez ce que je veux dire ? » Sur le parking de la radio, sa Ford Mustang jaune canari affiche la couleur : « Make America Great Again » (« Rendre sa grandeur à l'Amérique »). Contrairement à la majorité des joueurs de NBA, très hostiles au nouveau président (lire l'encadré ci-dessous), mais comme M. Robert Knight, l'ancien entraîneur des Hoosiers, qui participait aux meetings du candidat républicain, Brunner est un fier électeur de M. Donald Trump. Lequel n'a d'ailleurs pas ménagé ses efforts pour séduire les habitants de l'Indiana, en y multipliant les meetings, en dénonçant les délocalisations qui frappent cet État industriel ou encore en nommant son gouverneur, M. Mike Pence, au poste de vice-

patron de Charles Schwab, une société de courtage en Bourse. Sur le terrain, on trouve des garçons de bonne famille, des fils de petites classes moyennes, des fils d'ouvriers, de pasteurs, de médecins, tous blancs. De chaque côté du banc, on peut toutefois repérer deux joueurs noirs : le premier vient du Soudan, l'un des pays sur lesquels la NBA mise pour percer en Afrique, et le second du Nigeria. Pour créer « l'alchimie » propice aux victoires, les entraîneurs de l'IWU arpentent à chaque intersaison les ligues de l'Indiana à la recherche de nouvelles recrues. « On ne fait pas d'études extrêmement poussées comme les professionnels. Eux, ils vont jusqu'à retrouver les ex-petites amies pour connaître le vrai tempérament du joueur, s'amuse l'entraîneur adjoint Jeff Clark. Pour nous, le basket est un moyen. On enseigne à nos gars la théorie du "I am third" ["Je suis troisième"] : Dieu est premier, l'équipe est deuxième et le joueur vient en troisième position. On leur dit : "Si vous voulez être premier, trouvez un moyen d'être d'abord troisième." Sur le terrain, s'il y a cinq gars qui jouent pour eux-mêmes, ça

ne ressemble en rien à cinq gars qui jouent pour les autres. »

Nous assistons à la mission de recrutement que M. Clark effectue à Rensselaer, une petite ville de l'Indiana. La faillite financière de l'université Saint-Joseph, vieille de 125 ans, vient d'être annoncée. Criblés de dettes, les donateurs ont fait savoir qu'ils ne remettraient pas au pot. Le 24 février 2017 s'est donc déroulé le dernier match de l'histoire des Pumas, l'équipe universitaire, qui ne surviva pas à la disparition de Saint-Joseph. L'entraîneur de l'IWU a des vus sur leur pivot (joueur le plus grand de l'équipe). « Il s'appelle Nick et il mesure 2,01 mètres. On a besoin de grands, ils se font de plus en plus rares. Sachant que l'équipe va disparaître, je me demande dans quel état d'esprit il va jouer, et surtout comment il se comporte sur et en dehors du terrain. »

Ce soir-là, les filles et les garçons de Saint-Joseph ont tous gagné leur dernier match. Les adolescents aux yeux rougis ont emporté des aimantins « Forever #PumasForLife » (« Pour toujours #Pumas pour la vie »), les spectateurs vétérans qui s'asseyaient depuis des dizaines d'années sur le même siège s'en sont levés pour la toute dernière fois et M. Clark a salué Nick, le numéro 42, en lui souhaitant bonne continuation. « Il est vraiment impliqué dans le jeu, mais il est entouré de joueurs qui ne le sont pas. Je me demande comment il jouerait avec nos gars. » Une information chagrine Jeff : « Il dit qu'il mesure 2,01 mètres, mais je me suis mis à côté de lui et il ne semble pas si grand. C'est bien possible qu'il ait menti sur sa taille. Trois ou quatre centimètres en plus, ça change tout au basket ! »

JULIEN BRYGO.

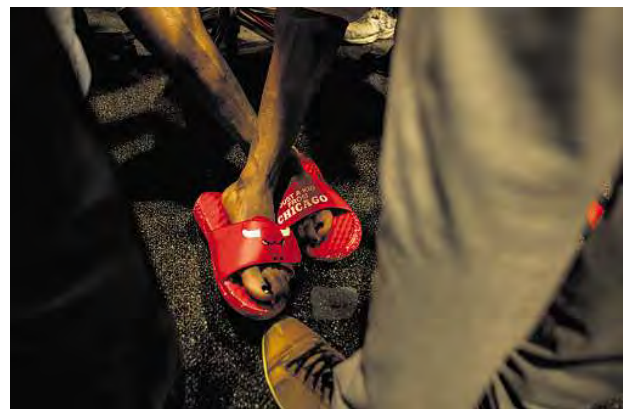


Ci-dessus : Dans le vestiaire de l'équipe des Wildcats, à Marion (Indiana).

Ci-contre : À Chicago, après le match, dans le vestiaire des Chicago Bulls. Sur les sandalottes de Dwyane Wade : « Just a kid from Chicago » (Juste un gosse de Chicago).

président. « Dans la NBA, les joueurs sont plutôt démocrates et les dirigeants et propriétaires, plutôt républicains. Il s'agit d'un phénomène lié à l'âge. Plus on est jeune, moins on est conservateur, ça me semble logique, analyse Brunner. Ici, les emplois ont disparu. Au début des années 1990, le lycée de Marion était le cinquième plus grand de l'Indiana. Aujourd'hui, il est classé 90^e en nombre d'élèves. On est passé de trois mille à moins de mille lycéens. »

À Marion, l'équipe dont Brunner commente chaque match, celle de l'Université wesleyenne d'Indiana (IWU), évoque à plusieurs égards une miniature des formations professionnelles. Les Wildcats sont financés par de généreux mécènes, parmi lesquels le multimillionnaire Walt Bettinger,



Tenue correcte exigée

À LA FIN DES ANNÉES 1990, l'Association nationale de basket-ball (NBA) américaine a mauvaise presse. Plusieurs de ses vedettes sont impliquées dans des bagarres, des affaires de viol ou d'usage de cocaïne. Les stades ne sont qu'à moitié remplis et le jeu est perçu comme trop violent. Beaucoup se demandent si la NBA va survivre à la retraite de Michael Jordan, ce modèle consensuel qui a fait sa fortune. La ligue durcit les sanctions contre les joueurs jugés trop agressifs, comme Ron Artest ou O. J. Mayo, tandis que les joueurs trop politiques sont lentement mis au ban, à l'instar de Craig Hodges. Ce dernier, évincé en 1992, avait osé se rendre à la Maison Blanche habillé d'un bouc pour remettre à la présidente George H. Bush une lettre dénonçant la guerre faite « aux pauvres, aux peuples indiens, aux sans-domicile et plus précisément aux Afro-Américains ».

En novembre 2004, au milieu d'un match, une spectaculaire bagarre éclate entre les joueurs de Detroit et d'Indianapolis, puis s'étend aux tribunes. Le commissaire de la NBA, M. David Stern, fait alors appel aux services d'un conseiller du président Bush afin de restaurer le lien avec le public, choqué par ces bouffées de violence. Plusieurs règles sont instaurées, à commencer par un code vestimentaire. Jugé raciste par beaucoup de joueurs, il bannit, sous peine de sanctions, les symboles de la culture

des ghettos noirs : *do-rags* (foulards noués autour de la tête), sweats, casquettes, pantalons baggy, médailles, lunettes, baskets... Il impose aux joueurs des tenues d'hommes d'affaires lors de leurs apparitions publiques. Et pour canaliser leurs velléités d'engagement, M. Stern crée « NBA Cares » (270 millions de dollars dépensés entre 2005 et 2017), un programme philanthropique qui les oblige à effectuer des missions de charité dans les hôpitaux ou les commissariats de police, sur les lieux de catastrophes naturelles...

Plus de dix ans après l'instauration du code vestimentaire, le public est revenu, rassuré. Les télévisions aussi. Et les dollars pleuvent sur les franchises NBA, qui brandissent désormais la diversité en étendard. Depuis les années Obama, la NBA est en effet perçue par beaucoup d'Américains comme un championnat progressiste. En 2014, elle limoge le propriétaire des Los Angeles Clippers pour propos racistes. Deux ans plus tard, elle retire l'All-Star Game (rencontre symbolique disputée à mi-saison entre les meilleurs) à la Caroline du Nord pour protester contre l'adoption par cet État de lois hostiles aux lesbiennes, gays, bisexuels et trans (LGBT). Elle ne sanctionne pas les joueurs qui affichent sur leurs maillots d'échauffement des messages de soutien au mouvement Black Lives Matter (« Les vies des Noirs comptent », contre les

meurtres policiers), ni ceux qui expriment leur rejet de M. Donald Trump. Toutefois, les membres de la ligue féminine, elles, n'ont pas cette chance. En juillet 2016, trois équipes, les Phoenix Mercury, les Indiana Fever et les New York Liberty, ont reçu une amende de 5 000 dollars chacune, et les joueuses ayant porté des maillots « #cantbreathe » (« Je ne peux pas respirer » [1]) ont reçu chacune 500 dollars d'amende.

« QUAND on compare l'activisme politique des athlètes aujourd'hui avec celui des années 1960, c'est le jour et la nuit. Mais, dans le contexte américain actuel, la NBA apparaît presque comme une ligue socialiste », commente Nicolas Martin-Breuteau, historien du sport (2). Le militantisme ne nuit pas forcément aux profits. L'exemple de Colin Kaepernick, quarterback (quart-arrière) du championnat de football américain, qui a osé ne pas se lever pendant l'hymne national à deux reprises en 2016 afin de protester contre les violences policières, est frappant. Depuis, son maillot reste le plus vendu de toute la ligue de football américain, alors qu'il ne joue quasiment pas.

Les joueurs de NBA, « les plus politiques de tous les athlètes professionnels », comme l'a affirmé le *Washington Post* ? « La politique et le basket-ball

sont deux choses complètement différentes », nous déclare Draymond Green, tonitruant allier fort de l'équipe des Warriors de Golden State (champions NBA en 2015). « Et la plupart des joueurs ne connaissent rien à la politique. Donc ils devraient la boucler. » Stephen Curry, en passe de devenir le joueur le plus adroit de l'histoire, fait quant à lui de l'anti-Jordan : « On a les micros tendus vers nous tous les jours, les gens sont intéressés par ce qu'on dit, qu'ils partagent ou non nos idées politiques. On devrait donc s'en servir le plus possible. » Pour son coéquipier Shaun Livingston, les joueurs peinent de plus en plus à saisir ce qui se joue en dehors des terrains. « Pour prendre position, je pense que nous devrions d'abord nous éduquer nous-mêmes. Souvent, ce qui se passe dans la société ne nous affecte pas, étant donné la classe sociale à laquelle nous appartenons. » Livingston a d'ores et déjà annoncé que, en cas de victoire de son équipe lors de la finale NBA, qui se joue en juin, il ne se rendrait pas à la Maison Blanche.

J. B.

(1) Répétés à onze reprises par Eric Garner, victime de violences policières mortelles le 17 juillet 2014 à New York, cette phrase est devenue l'un des slogans de Black Lives Matter.

(2) Cf. Nicolas Martin-Breuteau, « Un "sport noir" ? Le basket-ball et la communauté afro-américaine », *Transatlantica*, Paris, 2011.